

Québec français



L'essai au Québec. De la fin de Deuxième Guerre à la crise d'Octobre

Yolaine Tremblay

Number 144, Winter 2007

La littérature québécoise 1940-1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47545ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, Y. (2007). L'essai au Québec. De la fin de Deuxième Guerre à la crise d'Octobre. *Québec français*, (144), 47–51.

1940-1970

L'essai au Québec. De la fin de la Deuxième Guerre à la crise d'Octobre

YOLAINE TREMBLAY*

A ces deux dates, 1945 et 1970 – qui marquent les limites de cet article – sont attachés deux événements historiques incontournables : la fin de la Deuxième Guerre mondiale et la crise d'Octobre. Entre ces deux dates, nous avons rejoint la modernité et avons défini une identité propre qui ne sera plus remise en question ; sans renier notre héritage, nous avons tourné nos regards vers l'avenir. La littérature a balisé ce chemin, et plus singulièrement l'essai, espace de réflexion, lieu d'appropriation du réel.

Le Québec de 1945, l'Institution littéraire et l'essai

Le Québec de l'après-guerre n'est plus celui qu'ont décrit *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *Les demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey ou *Le Survenant* de Germaine Guèvremont ; s'il semble relativement immobile en apparence, c'est pourtant un pays parcouru de mouvements souterrains, de changements profonds et invisibles. L'expression « retour d'Europe » – si souvent accolée aux artistes qui, comme Grandbois, Riopelle, Gabrielle Roy et tant d'autres, ont fui une société trop timorée vers la liberté des anciens pays – s'applique désormais à des milliers de jeunes gens qui ne s'adonnent ni à la peinture ni à l'écriture. Soldats, ils ont parcouru l'Europe, se sont frottés à d'autres mœurs ; ils aspirent à une vie plus libre, sans doute. Beaucoup d'écrivains et de penseurs ont renforcé leurs liens avec l'Amérique, pendant les années de l'occupation allemande en France, ce qui a favorisé les échanges intellectuels et les débats. Enfin, de nombreuses maisons d'édition ont été fondées pendant la guerre, essentiellement pour publier les ouvrages des auteurs français chassés de la France occupée, ce qui ne les empêche pas de publier aussi des ouvrages d'auteurs d'ici. Si l'activité économique de ces maisons ne résiste pas à l'après-guerre, les auteurs, les critiques, les intellectuels qui gravitaient autour demeurent actifs, avec leurs idées et leurs questionnements. La table est mise pour un changement.

Entre 1945 et 1970 naît le Québec moderne, mais aussi l'Institution littéraire québécoise, telle que nous la connaissons. Se dégageant peu à peu du clergé – dispensateur du savoir et auquel se rattachent souvent les voix s'intéressant à la littérature des années quarante et cinquante – et de la France mère, les intellectuels d'ici s'efforcent de cerner la spécificité québécoise, de défendre la valeur des œuvres et se mettent à la tâche pour faire

naître une véritable institution littéraire, autonome, avec ses instances de formation et ses instances critiques. Les principaux manuels scolaires de la période témoignent de cette évolution. Ainsi M^{re} Camille Roy, en 1918, et Berthelot Brunet, en 1946, signent seuls leurs panoramas de la littérature canadienne-française ; en 1957, *Littérature canadienne-française* est écrit, là encore, par un homme seul – un religieux, le père Samuel Baillargeon, approuvé par son supérieur provincial et préfacé par l'abbé Lionel Groulx ; l'auteur remercie cependant ceux qui l'ont soutenu, parmi lesquels Jean-Charles Bonenfant et Marcel Trudel. À peine douze ans plus tard, en 1969, quand l'*Histoire de la littérature française du Québec* paraîtra en quatre tomes, sous la direction de Pierre de Grandpré, la liste des collaborateurs sera longue et constituée d'universitaires et de critiques éminents... et laïcs. Le statut de notre littérature s'est affermi, lui aussi : en 1947 et 1948, Robert Charbonneau défend l'existence d'une littérature canadienne-française ; dans les années cinquante, plusieurs universités ouvrent des départements qui se consacrent à son étude. Le discours essayistique va prendre, dans ce travail et cette ferveur, dans l'engagement des intellectuels dans leur littérature et leur société, un élan important, à la fois produit par ces instances et relayé par elles, y augmentant son retentissement.

Le surgissement du genre, comme métaphore de son rôle

L'année 1948 est une date-phare de l'essai au Québec. En effet, la parution de *Refus global* constitue souvent, pour l'observateur d'aujourd'hui, le premier signe de l'ébranlement du Québec traditionaliste, le premier signe de la modernité. Tous les manuels scolaires y font écho. Ce que cette perception doit à Pierre Vadeboncoeur, il est difficile de le mesurer. Quand il écrit en 1962, dans *La ligne du risque* : « [Borduas] fut le premier à rompre radicalement » et encore : « Son acte fut inouï. En fait, il a brisé notre paralysie organisée. [...] le Canada français moderne commence avec lui », Vadeboncoeur écrit l'histoire. Des générations entières, lisant ces lignes dans les années qui suivront, feront leur cette image d'un Borduas apôtre de la liberté, d'automatistes « brassant la cage » d'un Québec asphyxié et lui donnant enfin à respirer un peu d'air.

Or, il est significatif que ce soit un essayiste – peut-être le premier qui, au Québec, soit essentiellement défini par

l'exercice du genre – qui mette en lumière *Refus global* et vienne éclairer – lui donner ? – son rôle fondateur. L'essai de Vadeboncoeur fait, d'une certaine façon, naître celui de Borduas, et peut-être même le genre avec lui, de façon rétrospective. Ainsi, un genre indistinct, que l'Institution littéraire traitait sous plusieurs appellations¹, se dégage-t-il graduellement, retrouve sa propre trace dans un passé proche et délimite ainsi son territoire et son horizon. Ce travail de *saisie* du passé, du présent et de l'avenir est, nous semble-t-il, au cœur de l'essai des années 1945 à 1970.

Les années d'après-guerre, de 1945 à 1960 : l'impulsion

Le Québec intellectuel et littéraire d'après-guerre hérite des préoccupations de l'idéologie de survivance, mais subit aussi deux influences majeures : le surréalisme et l'existentialisme, principalement chrétien. Avec le surréalisme, c'est la raison qui est questionnée, avec tous les conformismes ; il s'agit d'une pulsion révolutionnaire. L'existentialisme, lui, est essentiellement réformateur : il veut penser le présent, ouvrir la voie de l'avenir pour l'homme. Les deux tendances, l'une confidentielle, l'autre très présente, se font entendre dans l'essai.

Dans les années quarante, le Québec compte deux universités francophones : l'Université Laval et l'Université de Montréal ; ceux qui y entrent sont passés par les collèges classiques. Les milieux intellectuels sont donc souvent très près du clergé, dont ils partagent les valeurs. Cependant, sous l'influence de l'existentialisme chrétien, l'Église – en France et ailleurs – connaît à cette époque des discussions passionnées qui remettent en question bien des orthodoxies : le catholique peut-il se tenir en retrait du monde ? Doit-il se mêler de la lutte pour la justice sociale ? Peut-on militer pour le droit des ouvriers et rester au sein de l'Église ? La justice et la soumission sont-elles compatibles ? Le Québec est partie prenante de ces débats ; les propos d'un Jacques Maritain, idéologue de ce catholicisme progressiste, ont trouvé de nombreux échos chez les intellectuels d'ici, pendant la guerre. Ces réflexions, prolongées et nourries des enjeux spécifiques à notre société, ouvrent la porte à un questionnement beaucoup plus large où se mêlent interrogations nationalistes, réflexions humanistes et retour plus intime sur soi. Les essais de Paul Toupin, de François Hertel, les premiers écrits de Pierre Vadeboncoeur et, surtout, *L'homme d'ici* d'Ernest Gagnon, montrent cela.

« Visage humain, présence ou absence, identité ou simple ressemblance, visage ou masque ? [...] Mon visage est surtout la résultante de ces longues et minutieuses tentatives de l'intelligence qui s'épanouit, hésitante, dans une expérience de l'esprit dont sa vie dépendra² ».

L'essai, à cette époque, se publie d'abord dans les revues, véhicule souple, ouvert autant à l'actualité qu'à la réflexion de fond. Dans l'immédiat après-guerre, *La*

Nouvelle Relève (1941-1948), *Liaison* (1947-1950), *La Revue de l'Amérique française* (1941-1956) publient des critiques et des réflexions plus ou moins étoffées, dont plusieurs seront reprises en recueil plus tard. On retrouve parmi leurs collaborateurs nombre d'écrivains importants : Victor Barbeau, Alain Grandbois, François Hertel, Robert Charbonneau. Les années cinquante voient l'apparition de *Cité libre* (en 1950), des *Écrits du Canada français* (en 1954) ; ces revues, lues aujourd'hui, font le portrait d'un Québec entre deux moments de l'histoire, entre la réflexion et la revendication. S'y côtoient des *hommes de lettres* – écrivains établis (Barbeau, Robert Élie) – et des essayistes de la génération montante, plus politiques, plus spécialisés.

Un animateur de la vie intellectuelle d'après-guerre : Robert Charbonneau

Charbonneau n'est pas signalé comme essayiste par les manuels des années 1950 et 1960, mais on le considère maintenant comme un penseur important de l'immédiat après-guerre. Animateur de la revue *La Relève*, ce romancier-éditeur-rédacteur en chef illustre bien ce qu'est l'essayiste de cette période : un homme de lettres, engagé dans la structuration de ce qui deviendra la littérature québécoise. Les textes – plus journalistiques que strictement littéraires – qu'il a réunis en 1947 sous le titre *La France et nous* retracent le vigoureux débat qui fait rage dans les années 1946 et 1947 autour de la question de l'existence d'une littérature canadienne-française, sur fond d'épuration et de colonialisme. Ils marquent la force de la pensée de Charbonneau. Ces textes polémiques, parfois caustiques, toujours passionnés, toujours passionnants, impliquent de nombreux acteurs de la scène littéraire francophone (Aragon, Mauriac, René Garneau ; *Le Monde*, *Le Figaro* et *Combat*). La métaphore filée de l'arbre et de la branche, reprise de lettres en lettres par les polémistes, si elle est hautement comique par moments, illustre néanmoins avec éclat le nœud du problème.

« Notre désir d'autonomie ne nous détachera pas de la France [...] Mais notre amour de la France ne doit pas nous empêcher de constater que, depuis plus de cent ans, les littératures française et anglaise ne sont plus les seules. M. Billy nous affirme que "c'est toujours en France, c'est toujours à Paris que la matière première de l'intelligence abonde le plus". Nous ne demandons qu'à le croire, mais il fut un temps où les Français ne sentaient pas le besoin de le crier eux-mêmes sur les toits³ ».

Un coup de semonce : *Refus global*

Un des essais les plus importants de la période n'émane pas du milieu littéraire, mais plutôt du milieu artistique, dans la mouvance surréaliste. En 1948, le groupe des automatistes est déjà constitué et fortement engagé sur le plan de la réflexion ; les échanges de vues sont constants entre ces peintres québécois, comme ils le sont avec leurs



collègues, les surréalistes français⁴. Il s'agit de redéfinir l'art, de le libérer des académismes. Quand le *Refus* paraît, en 1948, ce n'est qu'un manifeste, dans le droit fil de ceux des surréalistes ; malgré son côté provocateur et le portrait ravageur qu'il fait de l'héritage canadien-français, il attire peu l'attention⁵. Le renvoi d'un de ses signataires, Borduas, qui y perd son poste de professeur à l'École du meuble, va renverser la situation : les journaux parlent de censure, d'intervention inacceptable des pouvoirs politiques dans les sphères de l'éducation et de l'art. *Refus global* y gagne une visibilité qui va aller en grandissant, jusqu'à devenir un des essais-phares de la littérature québécoise.

Le manifeste des automatistes apostrophe le lecteur ; il décrit l'asphyxie du Québec, évoque la prise de conscience nécessaire et appelle à la rupture et à la prise en charge de son destin : « Notre devoir est simple. Rompre définitivement avec toutes les habitudes de la société, se désolidariser de son esprit utilitaire. Refus d'être sciemment au-dessous de nos possibilités psychiques et physiques. [...] Refus de toute INTENTION, arme néfaste de la RAISON. À bas toutes deux, au second rang⁶ ». Partout, des images fortes, une langue lyrique et incantatoire. *Refus global*, issu du milieu artistique, est un appel surréaliste au changement par la passion, par le mouvement, par la sincérité. Dans la production essayiste de l'époque, il demeure cependant isolé.

Aux sources de la Révolution tranquille

La Révolution tranquille s'élabore dans les années cinquante, de façon presque imperceptible ; ses ébauches sont mises en place par les essayistes dans des textes souvent épars, dont le lectorat demeure limité, mais que la décennie suivante rééditera en recueil et dont l'influence se fera sentir très profondément au Québec⁷. L'essai de cette décennie se publie, là encore, surtout dans les revues, fondées par et pour une intelligentsia en train de se structurer en institution culturelle stable et efficace. La frontière entre le littéraire et le politique n'est pas nette⁸ : parler du Québec, parler de la littérature d'ici, nommer l'homme d'ici ; voilà le travail à faire. En proposant ses réflexions, l'essai fait entendre la voix du changement ; Baillargeon en témoigne quand il rapporte, dans son manuel de 1957 : « La mode est de clamer qu'il n'y a rien de fait au Canada [...] On rencontre périodiquement ces affirmations sous la plume des jeunes auteurs et infailliblement dès les premiers numéros des nouvelles revues⁹ ». Cette remarque révèle la vitalité de l'essai et son impact.

Une pépinière d'essayistes : *Cité libre*

Fondée en 1950 par un groupe de jeunes intellectuels, la revue *Cité libre* donne la parole à des écrivains alors à leurs débuts, et qui deviendront des voix importantes de la Révolution tranquille. Ce n'est pas une revue proprement littéraire : *Cité libre* apparaît dans la foulée de la grève

de l'amiante et s'intéresse aux questions sociales comme la syndicalisation et la laïcisation. Jean Le Moyne (« La femme et la civilisation canadienne-française », dans le numéro de juin 1957), Gilles Marcotte, Fernand Dumont, Guy Viau, Pierre Vadeboncoeur, Patrick Straram y signeront des textes, mais publieront aussi dans d'autres revues, comme *Liberté* (fondée en 1959) et *Parti pris* qui, dans les années soixante, occuperont le devant de la scène essayistique.

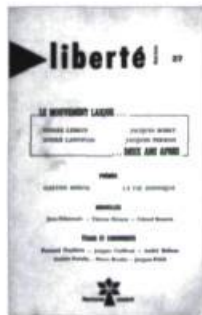
Les années soixante : maîtres chez nous

Yvan Comeau, dans son manuel *Notre héritage culturel*, parle des années soixante comme de l'âge d'or de l'essai, mais, comme il le souligne avec justesse, ce qui émerge alors a été en grande partie préparé, pensé et même écrit dans la décennie qui précède. Les essais épars ou méconnus de Gagnon, de Vadeboncoeur, de Lemoyne sont alors (ré)édités¹⁰ et – à cause du recul ou parce que l'édition en recueil leur donne une autre dimension ? – ont un fort impact sur la vie intellectuelle. Ce qu'ils proposent ne se lie pas directement à la thématique nationaliste ; leur propos va plutôt dans le sens d'une réflexion profonde sur l'homme d'ici, ses aspirations et ses héritages. Ces essayistes, des auteurs dans la force de l'âge, sont les continuateurs de l'essai social des années quarante ; ils ont mené plus loin, et surtout ailleurs, la pensée progressiste catholique qui voulait, dans la foulée de l'après-guerre, penser le Québec de demain. Laurent Mailhot constate que les essais, « sans échapper au temps, [le] redistribuent : pour la mémoire, l'histoire, l'utopie. La Révolution tranquille a ses genèses textuelles et ses lendemains qui lisent¹¹ ».

Mais dans le même temps, une nouvelle génération d'essayistes commence, elle aussi, à penser le Québec, sur un mode souvent polémique, en prise sur l'actualité. « Dans les mutations de la société québécoise, constate Maurice Lemire, l'essayiste demeure à la fois un témoin et un participant. [...] Il exerce un véritable leadership intellectuel¹² ». En 1959, la fondation de la revue *Liberté*, par son seul titre, disait déjà ce que serait cette période : un appel à la libération. Si l'essai des années cinquante ne s'était pas essentiellement occupé de la problématique nationale, celui des années soixante s'attachera plus directement à la proposition d'avenues concrètes pour changer le pays à la lumière du présent. Évidemment, ce souci dépasse le nationalisme au sens étroit et s'exerce dans le champ du littéraire, de la langue, autant que dans le champ du politique. La période voit la naissance d'une littérature forte, omniprésente et très influente.

Liberté, *Parti pris* : pour la littérature, pour le pays

Les années soixante s'ouvrent avec deux titres : un titre récemment revenu dans l'actualité, avec la mort de son auteur : *Les insolences du Frère Untel* (1960), et *Convergences* de Jean Le Moyne (1961). Nous avons là



une image très valable de ce que fut l'essai dans cette décennie : texte polémique, ancré dans un présent que l'on juge intolérable ; texte réflexif, tourné vers un humanisme certain et l'exploration de l'expérience littéraire. En effet, de nombreux essais s'intéressent à la littérature d'ici¹³, preuve que le débat sur l'existence d'une littérature nationale ne soulève plus la ferveur ; ce n'est plus une bataille. Celle-ci change de terrain : c'est la question de la langue qui soulève les passions ; la politique et la littérature y paraissent inséparables. Le grelot est attaché par le frère Untel : à la suite de la publication de plusieurs de ses lettres dans le journal *Le Devoir*, il publie ses *Insolences* : « Cette absence de langue qu'est le joulal est un cas de notre inexistence, à nous, les Canadiens français. [...] Notre inaptitude à nous affirmer, notre refus de l'avenir, notre obsession du passé, tout cela se reflète dans le joulal¹⁴ ».

La bataille du joulal est lancée pour toute la décennie. La revue *Parti pris* y participera activement, notamment dans les années 1965 à 1968, alors que des écrivains comme André Major, Paul Chamberland, Gérard Godin réfléchissent sur ce que c'est que d'être Québécois¹⁵. « Samuel Beckett qui fut le secrétaire de James Joyce : adieu ; Albin Michel : adieu. Je serai d'ici ou je ne serai pas. J'écrirai joulal ou je n'écrirai pas et comme à joulal donné on ne regarde pas la bride... // Le bon français c'est l'avenir souhaité du Québec, mais le joulal c'est son présent. J'aime mieux, pour moi, qu'on soit fier d'une erreur qu'humilié d'une vérité¹⁶ ».

Une littérature qui se fait... et se réfléchit

Parmi les essayistes qui font entendre leur voix dans les années soixante se trouvent de nombreux poètes, de nombreux romanciers qui, sans refuser les débats politiques de leur temps, s'attachent à explorer l'expérience littéraire et, plus légèrement peut-être, l'expérience quotidienne du monde. Ainsi le poète Fernand Ouellette, collaborateur assidu de *Liberté*, qui s'intéresse à « La poésie dans [sa] vie » et à « Dostoïevski ». Ses essais sont réunis en 1970 dans le recueil *Les actes retrouvés*. Ainsi le romancier Hubert Aquin, qui propose, en 1962, dans la même revue, sa réflexion sur « La fatigue culturelle du Canada français ». Ainsi Jacques Ferron, conteur excentrique et fondateur du Parti Rhinocéros, dont les *Historiettes*, rassemblées en 1969, jettent un regard acéré sur les mythes de notre jeune Histoire et sur ses chantres. Ainsi encore Jacques Brault, Jacques Godbout, Suzanne Paradis...

Enfin, à côté de ces voix engagées, par et pour l'écriture, dans un parcours essayistique, on retrouve, incontournable, Pierre Vadeboncoeur. Celui-ci parcourt toute la période que nous venons de survoler ; en penseur, dans un examen continu de notre monde, de notre nature, de nos murmures et nos cris, de notre responsabilité, en essayiste. Déjà présent dans *La Nouvelle Relève*, en

1945, il collabore à *Cité libre* ; *La ligne du risque* paraît en 1963 ; en 1970, il publie *La dernière heure et la première* ; il continue aujourd'hui à publier des essais salués comme des événements par la critique. Son trajet illustre au mieux le constat qui s'impose, au moment de conclure cet article : au terme des années soixante, le genre de l'essai est passé, au Québec, d'invisible à prééminent dans le monde des Lettres.

* Professeure de littérature au Cégep de Sainte-Foy

Notes

- En effet, l'essai comme genre distinct apparaît assez tardivement dans les manuels. En 1957, Baillargeon ne parle que du journalisme et de l'histoire ; *Commerce*, de Pierre Baillargeon, publié en 1947, est classé à la fin de la rubrique *roman*. De Grandpré, en 1969, consacre un chapitre à l'essai, à côté de ceux qu'il réserve au journalisme et à la critique ; il parle de « littérature de réflexion » (p. 266) et y distingue quatre catégories : le texte de réflexion humaniste ; l'essai « opératoire », à visée plus réformatrice, sinon révolutionnaire ; l'essai social et l'essai scientifique. Le *DOLQ*, en 1978, consacrera plusieurs pages à l'essai des années 1940 et 1950 et en fera un relevé détaillé qui montrera combien ce genre était vivant au Québec, malgré son manque de visibilité dans les relevés littéraires de l'époque.
- Ernest Gagnon, *L'homme d'ici*, Montréal, Hurtubise HMH, 1963, 190 p. [v. p. 129-130 ; 1^{re} édition : 1952].
- Robert Charbonneau, *La France et nous. Journal d'une querelle*, Montréal, BQ, 1993, 116 p. [v. p. 76 ; 1^{re} édition : 1947].
- Pour en connaître davantage sur la présence du surréalisme au Québec, se référer à l'étude d'André G. Bourassa, *Surréalisme et littérature québécoise*, Montréal, L'Étincelle, 1977, 375 p.
- Dans la revue *Liaison*, en 1949, Pierre Vadeboncoeur parle de la naïveté, du messianisme ridicule des signataires. Il se raviserait plus tard.
- Paul-Émile Borduas, *Refus global, et autres écrits*, Montréal, Typo, 1990, p. 73 (coll. « Essais »).
- La création en 1961, chez Hurtubise HMH, de la collection « Constantes », consacrée à l'essai, jouera un rôle crucial dans ce phénomène. Pour mieux saisir ses implications, lire le prologue et le premier chapitre de *La pensée composée*, paru sous la direction de François Dumont et al., *La pensée composée : formes du recueil et constitution de l'essai québécois*, Québec, Nota bene, 1999 (coll. « Les Cahiers du CRELIQ »).
- À preuve : dans son manuel, *Histoire de la littérature française du Québec*, t. IV, Montréal, Beauchemin, 1969, 428 p., Pierre de Grandpré faisant le compte rendu de cette période essayistique, recense les noms de Pierre Elliot Trudeau et de Gérard Pelletier parmi les essayistes importants.
- Samuel Baillargeon, *Littérature canadienne-française*, Montréal et Paris, Fides, 1957, 525 p. [v. p. 336].
- Les années soixante voient la création de plusieurs collections réservées à l'essai : outre « Constantes », chez Hurtubise



HMH, évoquée plus haut, on trouve la collection « Idées » aux Éditions du Jour, et « Paroles » chez Parti pris. Ces collections éditent en recueils les essais des principales voix des décennies précédentes, en plus d'ouvrir leurs pages à la génération montante.

- 11 Laurent Mailhot, *L'essai québécois depuis 1845*, Montréal, Hurtubise / HMH, 2005, 357 p. (coll. « Littérature ») [v. p. 40].
- 12 Maurice Lemire et al., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, t. III : de 1940 à 1959, 1982, XCII, 1 252 p. [v. p. XL] ; t. IV : de 1960 à 1970, 1984, LXIII, 1 123 p.
- 13 Par exemple, Gilles Marcotte, *Une littérature qui se fait*, Montréal, BQ, 1994, 338 p [1^{re} édition : 1962].
- 14 Jean-Paul Desbiens [frère Untel], *Les insolences du frère Untel*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1960, 158 p. [v. p. 25].
- 15 Le manuel de De Grandpré illustre, en raccourci, ce questionnement et l'émergence hésitante d'une littérature proprement québécoise : son livre porte le titre de *Histoire de la littérature française du Québec* et quand il propose un survol du journalisme canadien-français, il s'attarde à présenter un des grands reporters québécois (p. 254). En 2005, Laurent Mailhot intitulerait son manuel : *L'essai québécois depuis 1845*, sans autre état d'âme.
- 16 Gérald Godin, « Le joual et nous », *Parti pris*, vol. II, n° 5 (janvier 1965), p. 18-19 [v. p. 19].

Bibliographie

Ouvrages analytiques, non cités :

- CHASSAY, Jean-François et al., *Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003.
- COMEAU, Yvan, *Notre héritage culturel : histoire et littérature*, Montréal, Collège Marie-Victorin, 1988, 319 p.
- GASQUY-RESCH, Yannick et al., *Histoire littéraire de la francophonie : Littérature du Québec*, Paris, Édicel / Aupelf, 1994, 288 p.
- HAMEL, Réginald [dir.], *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Guérin, 1997, 822 p.
- TREMBLAY, Yolaine, *Du refus global à la responsabilité entière : parcours analytique de l'essai depuis 1948*, Sainte-Foy, Le Griffon d'argile, 2000, 170 p. (coll. « Griffon / La Lignée »).

La nouvelle et le conte fantastiques québécois

Un genre qui se développe

PAR STEVE LAFLAMME

Le fantastique est bien présent au Québec, on l'a maintes fois mentionné, comme c'était le cas dans le numéro 139 de *Québec français*. Deux éditeurs de chez nous se consacrent aux « littératures de genre », Alire et La Veuve Noire éditrice, qui publient la majorité des œuvres fantastiques de notre littérature, la plupart étant des romans – il suffit de penser à *Sur le seuil* et à *Aliss* de Patrick Senécal, à *La mémoire du lac*, *L'aile du papillon* et *La peau blanche* de Joël Champetier, ou encore à *Au rendez-vous des courtisanes glacées* de Frédérick Durand. Mais qu'en est-il de la nouvelle ? Les revues *Solaris* et *XYZ*. *La revue de la nouvelle* font bien leur part, tout comme c'est le cas des éditions Vents d'Ouest, qui ont publié entre autres des recueils de Daniel Sernine et de Claude Bolduc. Quoi qu'il en soit, le fantastique semble connaître, au Québec, un meilleur succès par l'intermédiaire du roman. En a-t-il toujours été ainsi ? Au cours de la période à laquelle se consacre le numéro 144 (1945-1970), ce sont le conte et la nouvelle qui ont servi de porte-étendards au fantastique québécois. Je me propose donc de traiter, dans le présent article, de l'effervescence du conte et de la nouvelle fantastiques au milieu du siècle dernier.

L'influence extérieure

Au milieu du XX^e siècle, aux États-Unis, la nouvelle fantastique anglo-saxonne foisonne grâce à la revue *Weird Tales*, fondée en 1923. On y diffuse les textes de Lovecraft, de Fritz Leiber, de Frank Belknap Long, d'Abraham Merritt, entre autres, et nombre de jeunes auteurs parviennent à se faire connaître du milieu des amateurs de fantastique au cours des quelque trente années d'existence de ce périodique. L'Histoire aura aussi prouvé l'influence de la « génération *Weird Tales* » sur les novellistes du fantastique que sont devenus Robert Bloch, Richard Matheson et Stephen King, pour ne nommer que ceux-là.

Dans l'Europe francophone, le milieu du siècle dernier voit poindre quelques romans fantastiques notoires, tels que l'incontournable *Malpertuis* de Jean Ray (1943), *Le rivage des Syrtes* de Julien Gracq (1951), *Soleil des loups* d'André Pieyre de Mandiargues (1951) et *Octobre, long dimanche* du Belge Guy Vaes (1956). La véritable influence viendra toutefois des éditions Marabout qui, de 1961 à 1981, diffuseront nombre de romans et de nouvelles fantastiques d'expression française à l'échelle mondiale – plusieurs de ces œuvres ayant été publiées quelques décennies auparavant. Ainsi voit-on apparaître les recueils de Jean Ray (*Contes du whisky*, 25 *Histoires noires et fantastiques*), de Michel de Ghelderode, de Claude Seignolle, de Gérard Prévo, d'André Ruellan (qui est souvent publié sous le pseudonyme de Kurt Steiner), de Jean-Louis Bouquet et de Thomas Owen. Rapidement, la collection « Fantastique » fait boule de neige et entraîne dans son sillon la publication d'auteurs étrangers traduits (Gustav Meyrink, Selma Lagerlöf, Hans Heinz Ewers, Evangeline Walton), faisant de cet éditeur un joueur influent dans le champ de la littérature fantastique. La revue *Fiction* occupe aussi une part significative de la publication d'œuvres fantastiques, diffusant à partir de 1953 des nouvelles de Pieyre de Mandiargues, de Dino Buzzati, de Ray Bradbury, d'Alain Dorémieux.